CAROLINE LAMARCHE

LA CHIENNE DE NAHA

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'OURS
LETTRES DU PAYS FROID
CARNETS D'UNE SOUMISE DE PROVINCE
KARL ET LOLA

Aux Éditions de Minuit

LE JOUR DU CHIEN
LA NUIT L'APRÈS-MIDI

Aux Éditions Le Serpent à Plumes

J'AI CENT ANS (nouvelles)

Aux Éditions Les Impressions Nouvelles

LA BARBIÈRE (ill. Charlotte Mollet)

LA CHIENNE DE NAHA

Extrait de la publication

CAROLINE LAMARCHE

LA CHIENNE DE NAHA

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

It is not Mexico of course but in the heart.

MALCOLM LOWRY

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« La Chienne de Naha »

Il y a longtemps vivait un homme, à Naha. Il vivait tout seul. Il n'avait personne. Il n'avait qu'une chienne. Sa maison se trouvait à côté d'un arbre. Tous les jours il sortait en quête de nourriture. Il allait travailler sa terre et il revenait à midi. Un jour, en rentrant chez lui, il vit que tout était prêt : les haricots étaient cuits, les tortillas bien chaudes, la maison balayée et en ordre. À partir de ce jour, cet homme, chaque fois qu'il rentrait, trouvait sa maison bien rangée et le repas prêt. Il se dit : « Comment est-ce arrivé ? Je vais voir. » Le lendemain, il sortit de sa maison comme pour aller travailler, mais il n'alla pas aux champs. Il se cacha derrière l'arbre. Il resta là un petit moment, puis il revint à la maison, sans prévenir. Il vit alors que la chienne avait ôté son vêtement, sa peau, et qu'elle était déjà occupée à moudre le maïs et à préparer les tortillas. Elle s'était dépouillée de sa peau et l'avait déposée dans un coin de la maison. Elle s'était transformée en femme et elle cuisait les tortillas. L'homme pensa : « Parfait. Mais comment vais-je faire pour avoir toujours une femme qui m'aide ? Je sais ce que je vais faire. » Et l'homme se

Extrait de la publication

précipita, s'empara de la peau de la chienne et la fit disparaître.

La chienne ne put remettre son pelage et en fut réduite à être toujours une femme. Depuis ce jour, l'homme eut à sa disposition une femme qui l'aidait à préparer les tortillas et à veiller sur la maison.

Mais un jour, ils se disputèrent, et l'homme se fâcha très fort. Il saisit sa machette et tua la femme. Il la frappa si fort qu'il la coupa en deux morceaux. Un morceau roula et dévala la pente jusqu'à la rivière. L'autre, l'homme s'en empara et, avec sa machette, il le coupa en tout petits morceaux.

C'est ainsi que l'homme et la femme eurent des enfants. Et de là viennent tous ceux de ce village. Voilà pourquoi les gens de Naha sont si querelleurs.

Extrait de Tinujei *: los Triquis de Copala* d'Agustín García Alcaraz, Mexico City, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, 1973.

Extrait de la publication

DEUX MÈRES

Extrait de la publication

Au plus noir de l'hiver

Au plus noir de l'hiver, au plus froid de sa maison qu'elle ne chauffe guère depuis la mort de mon père, ma mère me dit : « Je me réjouis en pensant à toutes ces petites graines qui attendent, dans le noir, le moment où la terre se réchauffera. » Une autre fois elle m'avoue être tombée éperdument amoureuse du *Chevalier à la main sur le cœur* du Greco, lors d'une lointaine visite au Prado. Elle me raconte en riant qu'à Salzbourg, dans le château d'Hellbrunn, un prince-archevêque farceur a fait placer des jets d'eau sous les sièges d'une salle à manger pour que les convives s'y retrouvent, par surprise, le fondement inondé. Pour elle, plus question de faire les musées et châteaux. Mais elle est heureuse, même si l'arthrose rend, chaque année, la chose plus difficile, d'avoir ciré une fois encore l'antique armoire de chêne.

Je ne la félicite jamais. Tout cela va de soi, comme va de soi en antidote ma passivité mélancolique. Je l'écoute, chaque jeudi. Elle est de plus en plus vieille et de plus en plus joyeuse. Ses amies perdent la tête.

Pas elle. Elle relit Montaigne. Puis une *Vie de Montaigne*. Relit sainte Thérèse d'Ávila. Puis une *Vie de sainte Thérèse d'Ávila*. Elle a rédigé avec soin son annonce funéraire pour m'épargner, dit-elle, du travail le moment venu. Sans doute craint-elle que je ne cède à des formules comme « la douleur de vous annoncer » : « l'honneur » suffira. Quand elle mourra je deviendrai enfin gaie. Les morts nous forcent, que nous le voulions ou non, à les laisser pousser en nous comme des graines.

Il y a eu un jeudi très particulier. Ce jour-là ma mère m'est apparue bizarrement fragile et, pour la première fois de son existence, découragée. Elle disait que lire devenait très difficile, qu'elle y voyait de moins en moins. J'ai pensé que le projet que je m'étais fait d'écrire un livre dont elle serait peut-être fière venait trop tard.

C'était à la fin de l'hiver. Gilles était allé voir sa mère, lui aussi. Nous y allions le même jour. Nous accomplissions notre devoir filial au même moment, pour nous manquer le moins possible dans notre vie commune à mi-temps, du jeudi après-midi au dimanche, le reste étant divergent, métiers, amis, familles, logements. Nous nous retrouvions ensuite à mi-chemin de nos deux mères, dans une rue où se trouvait une boulangerie qui ne payait pas de mine, réputée pour sa tarte au sucre. Chaque jeudi nous achetions deux portions de tarte au sucre que nous mangions sur un banc, un peu plus loin, dans une impasse butant sur une haute grille qui ne s'ouvrait

Extrait de la publication

jamais. Cette grille donnait sans doute sur un entrepôt désaffecté comme il en est tant dans notre ville, ou sur une friche industrielle, quelque chose qui suggérait une zone interdite. Sur ce banc, le sucre nous dégoulinant des doigts, nous fêtions nos retrouvailles hebdomadaires tout en nous réconfortant mutuellement de n'avoir plus, pour toute famille, qu'une mère. Puis nous prenions le chemin de ma maison où nous vivions jusqu'au dimanche soir comme un *couple normal* – l'expression était de Gilles, elle n'était même pas ironique. Je m'y efforçais quant à moi parce que tout s'emboîtait si fantastiquement, nos corps de contorsionnistes, nos esprits tortueux, nos lectures. Jamais je n'y avais cru à ce point. Jusqu'à le laisser cuisiner, chose que mon père n'avait jamais faite de sa vie, et me lancer, quant à moi, dans le seul domaine d'activité inconquis par ma mère. Dans le jardin minuscule j'avais réussi à faire pousser du gazon et à tailler, sans les faire périr, les deux rosiers grimpants.

En janvier, Gilles m'avait proposé de *vivre ensemble tout le temps*. Je lui avais demandé un *délai de réflexion*. Le jeudi en question, je réfléchissais déjà depuis plusieurs semaines. Quand je l'ai retrouvé cet après-midi-là, il était sur le banc de l'impasse, l'air sombre, comme ça lui arrivait de plus en plus souvent. Je me suis assise en veillant à ne pas écraser les parts de tarte posées entre nous, dans un sac de papier frappé du sigle de la boulangerie. Je ne les ai pas déballées. Quelque chose n'allait pas.

Extrait de la publication

Gilles s'est mis à me parler de sa mère. Elle se sentait déprimée, égarait de plus en plus d'objets indispensables ou futiles et ouvrait la porte à n'importe qui dans l'espoir qu'on l'aide à les retrouver. Il avait l'air défait et furieux. Comme mon père, certains jours assez rares mais, dans mon souvenir, dévastateurs.

Au lieu de l'écouter simplement, en admettant ma propre impuissance, je fis ce que je fais parfois, à tort je l'admets, la chose quand on me l'inflige m'est également insupportable. Je le fis en raison de ma propre inquiétude filiale, exacerbée ce jour-là, flambant en miroir de la sienne, et de mon refus de son angoisse, menaçante comme l'est toujours celle de l'être qui vous est le plus proche. J'alignai d'une voix contrainte – je l'entends encore, cette voix fausse, prudente, détimbrée – des mots banals, inutiles. Je lui demandai s'il avait pris contact avec le médecin de sa mère, un médecin traitant connaît son patient, sa patiente, il peut rendre courage et donner quelques médicaments adaptés.

Gilles m'a regardée avec stupéfaction. De quoi me mêlais-je ? Sa mère n'était pas malade et encore capable d'appeler elle-même son médecin si nécessaire. En réalité, dit-il violemment, elle en avait tout simplement *marre de cette vie* (peut-être parlait-il de lui, peut-être parlons-nous toujours de nous dès qu'il s'agit de nos mères). J'ai insisté : quand un fils appelle lui-même le médecin de sa mère, ce médecin fait attention, il sent qu'on lui fait confiance mais qu'on le

Extrait de la publication

surveille aussi, qu'on attend de lui une vigilance. Gilles a hurlé : « Arrête. Arrête de te payer de mots. »

Ma tentative de le rassurer était lourde, hypocrite : je n'avais même pas, quant à moi, obtenu de ma propre mère qu'elle prenne un rendez-vous en urgence. J'étais avide, furieuse, découragée. Où restait le soutien mutuel ? Les yeux de ma mère, la déprime de la sienne, une guerre de communiqués dont il finirait par sortir à sa manière : en me plantant là pour se plonger dans un livre. Tout est dans les livres, tout, la mort, l'amour, les mères.

Mais il n'y avait aucun livre à nos côtés, rien que deux parts de tarte dont le sucre liquide imprégnait peu à peu le papier fourni par la boulangère. Et Gilles n'était pas calme, ni même stratégiquement las. Pour la première fois il me criait dessus.

Ma mère me dit souvent, citant un proverbe espagnol venu par Lucía : *No hablar en tormenta*. Ne pas parler dans la tempête. En matière de dispute nous sommes, elle et moi, analphabètes, des championnes de la contorsion mentale et de l'autopersuasion : ce qui fâche n'existe pas. Seul le corps finit, à la longue, par s'exprimer. Douleurs articulaires, insomnies, nuque raide, cordes vocales en charpie. Se battre doit être moins douloureux.

Gilles donc – ou plutôt cet homme que je ne reconnaissais plus – hurlait à quelques centimètres seulement de mon visage, les morceaux de tarte nous séparant à peine. Je n'avais jamais rien vécu de semblable, rien ne m'y avait préparée, sinon une accu-

Extrait de la publication

mulation de refoulements et d'aveuglements ordinaires, le lot commun des filles à qui on a appris à conserver le prince charmant. Douceur, empathie, prévenance, brusquement tout prenait fin. Comme si on me coupait en deux. Une moitié était taillée en pièces. L'autre se levait brusquement.

Je me suis retrouvée debout avec l'envie de le tuer. Je n'étais plus candidate à la douceur et à une arthrose compensatoire, j'étais possédée par une colère que tout mon corps et rien que mon corps exprimait, sans même le toucher. Et l'ignorance dans laquelle toute mon éducation m'avait tenue de cette force-là me rendait plus terrifiée et plus coupable encore.

« Ta mère ! » ai-je hurlé (à vrai dire, j'aurais pu aussi bien dire « ma mère »).

À ces mots, Gilles s'est levé à son tour, comme mû par un ressort, et m'a fichu un coup du plat de la main sur la tempe, ce qu'on appelle une gifle, je suppose. Mais une gifle globale, tourbillonnante, gigantesque, dont je me souviendrai jusqu'à ma mort. Je suis tombée en arrière, sur le trottoir, une partie de mon corps a heurté le sol, j'ai cru entendre un craquement. Personne n'est sorti d'une maison, aucune fenêtre ne s'est ouverte. Mes oreilles sifflaient. Je me suis relevée très lentement. Les parts de tarte avaient valsé, Gilles avait disparu. La première chose que j'ai vue : un chien posté à une fenêtre, derrière le banc.

J'ai regardé le chien, qui était peut-être une chienne, son expression indéchiffrable noyée dans une face

hirsute, cette bête que l'ennui immobilisait derrière la vitre, gardienne de la maison de son maître, dressée à manger à heures fixes, à ne sortir et à n'entrer que lorsqu'on lui ouvrait la porte, à rejoindre tantôt son panier, tantôt son écuelle, et j'ai pensé : que fais-tu là ? Pars. Pars. Enfuis-toi.

Deux mères

Je ne suis plus jamais entrée dans la boulangerie, je n'ai plus jamais mangé de tarte au sucre, je change de trottoir quand j'aperçois l'impasse, je ne sors presque plus de chez moi. À l'instant où j'écris ceci, la nuit s'annonce et je vois, par la fenêtre de ma chambre, une mince gorge de lumière entre les bras entremêlés des deux rosiers grimpants. Où est parti le ciel ? Celui de mon enfance était vaste comme la mer. Sur une plage espagnole, une balle roulait vers moi, quelqu'un lançait un cerf-volant. L'oiseau de toile oscillait et tirait sur sa longe, ma mère l'empêchait de s'enfuir, sa main je la sentais ferme au simple dessin du fil, à sa tension délicate.

Gilles venait ici il y a quelques mois. Le ciel était ce trait fulgurant pris dans un couloir épineux. Comme alors, j'écoute les hirondelles crier. Me manque l'odeur de sa cigarette, mêlée à celle des roses.

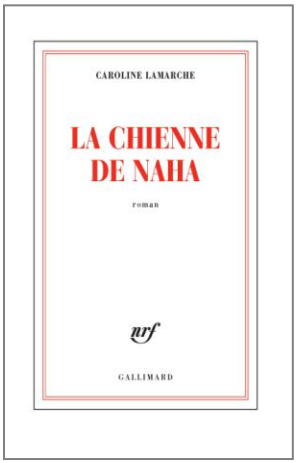
Le soir où nous avons fait l'amour pour la première fois, la fenêtre était ouverte sur les rosiers mouillés par

Extrait de la publication

« La Chienne de Naha » 11

Deux mères 13
Mexico 43
Oaxaca 67
Etla 105
Copala 147
Le retour 191

Extrait de la publication



La Chienne de Naha
Caroline Lamarche

Cette édition électronique du livre
La Chienne de Naha de Caroline Lamarche
a été réalisée le 19 janvier 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070134823 - Numéro d'édition : 184846).
Code Sodis : N49887 - ISBN : 9782072449437
Numéro d'édition : 232833.

Extrait de la publication